

> d'oublier le passé, on le convoque. Mais, dans les deux cas, le passé est mobilisé pour occulter la réalité du présent et pour construire un autre futur, celui souhaité par les nouveaux gouvernants. Dans le cas de Pétain, il s'agit de légitimer *de facto* le double choix inscrit dans l'armistice, celui de la Révolution nationale (projet autoritaire de rassemblement et d'exclusion) et celui de la collaboration avec l'occupant.

PLACE À L'IMAGINAIRE SOCIAL

Les constructions imaginaires de et dans la société agissent résolument dans le présent et y jouent même un rôle crucial au point que l'on peut parler d'imaginaires sociaux. Le philosophe Cornelius Castoriadis en fit le point nodal de sa pensée, dans les années 1970. Une dizaine d'années plus tard, l'historien Bronislaw Baczko explorait les mêmes pistes dans *Les Imaginaires sociaux*.

Ce n'est pas un hasard si ces deux auteurs innervèrent la pensée antitotalitaire, qui sonna bientôt le glas des modèles dits nomologiques, c'est-à-dire selon lesquels l'histoire est régie par des lois. Pour autant, ces imaginaires sociaux ne réfèrent pas uniquement au totalitarisme; ils peuvent être également moteurs et souvent conditions de possibilité d'une action de libération; c'est même sous cet angle que, dans la majorité des cas, ces imaginaires étaient perçus avant Cornelius Castoriadis et Bronislaw Baczko.

Pierre Popovic, de l'université de Montréal, a mis le doigt sur ce qui s'y joue: «L'imaginaire social est ce rêve éveillé que les membres d'une société font, à partir de ce qu'ils voient, lisent, entendent, et qui leur sert de matériau et d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre ce qu'ils vivent; autrement dit: il est ce que ses membres appellent la réalité». On regrettera que la formule fonctionne pour la seule immédiateté, mais elle montre un point essentiel, à savoir que l'événement représenté prend statut d'événement, car c'est cette représentation qui agit dans le présent et dans le futur.

Pour reprendre ce que nous disions en introduction, il n'y a mémoire du futur que si ce futur, construit dans un passé donné, reste actif comme moteur de comportement et d'action. Tel peut être le cas de l'utopie.

Partons de celle de Thomas More. Le tournant est d'importance car, en ce xvi^e siècle de l'auteur d'*Utopia*, la promesse est passée du ciel à la terre. Dans et par un tableau extrêmement précis d'une société idéale, celle de l'île d'Utopia justement, il instruit un procès, en négatif, de la réalité sociale dans laquelle il vit.

LE CAS DU DJIHADISME MONTRE QUE L'EFFONDREMENT DU COMMUNISME SOVIÉTIQUE N'A PAS SIGNÉ LA MORT DES UTOPIES

Sa vision (comme cadre) devient mémoire du futur à partir du moment où, dans sa lignée, les constructions utopiques s'inscriront comme horizon d'attente.

Le communisme nous en offre un exemple. Lénine et la Révolution d'octobre donnent corps à une utopie qui s'inscrit comme résolument engagée dans le présent de l'action et de la prise de pouvoir, la perfection attendue de l'utopie permettant de légitimer la violence du présent.

Pour le mouvement communiste international qui, dès lors, se déploie dans le monde entier, l'Union Soviétique devient, pour plusieurs décennies, le pays de l'utopie réalisée. La dimension téléologique (porté vers une finalité) du communisme, parce que fondée sur une promesse construite dans le passé, est bien une mémoire du futur. Avec la crise du communisme, la mémoire d'une utopie a laissé place à ce que François Furet a appelé le passé d'une illusion.

Depuis lors, le cas du djihadisme nous a montré que l'effondrement progressif puis soudain du communisme soviétique n'a pas signé la mort des utopies comme promesses agissantes. L'islamisme n'est pas qu'une promesse pour chacun au-delà de la mort, elle est un objectif politique au point que le sacrifice, rendu acceptable par la promesse de l'au-delà, est un instrument de ce combat sur terre. Tout est mobilisé, y compris le Djihad, pour construire sur terre une cité utopique fondée sur la charia, ensemble de normes censées émaner de la volonté divine.

QUEL AVENIR POUR NOTRE MÉMOIRE?

Mais, dans la formule «la mémoire du futur», la conjonction «du» est ambivalente et nous ne l'avons envisagée jusque-là qu'inscrite dans un présent donné. Le «du» peut signifier aussi «dans». Que sera donc notre mémoire dans l'avenir? Sur quelles sources se fondera-t-elle? Comment se rappelleront-on des événements d'aujourd'hui? Il est évident que les révolutions technologiques, sociales et économiques en cours posent depuis déjà quelque temps la question du futur de notre mémoire avec une particulière acuité.

Bernard Stiegler (*voir l'avant-propos page 10*) et Jean-Gabriel Ganascia (*voir Les fausses promesses du numérique, par J.-G. Ganascia, page 86*) convergent pour nous alerter sur les réflexions qui accompagnent ce que nous vivons, associant *big data* et algorithmes, avec les vastes mutations engendrées par l'intelligence artificielle.

Dans une critique frontale de Chris Anderson, selon qui les données amassées en grandes quantités parlent d'elles-mêmes et peuvent prédire l'avenir depuis le passé sans hypothèse ni même